65ᵉ ANNÉE (7ᵉ SÉRIE) — Nᵒ 14 — 7 AVRIL 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Comment vivaient les Aztèques. — II. Souvenirs sur Alexis Carrel. — III. Chrétientés du Viet-Nam. — IV. Les Missions sur les rives du Nil. — V. Les théories récentes des astronomes soviétiques. — VI. Le roman du « *Nautilus* ». — VII. A l'assaut du Pôle Sud. — VIII. La légende du « *Vengeur* ». — IX. L'Uganda chrétien. — X. Révélation et Unité des hommes. — XI. Congrès international bouddhiste. — XII. Les Castes dans l'Inde.

I
Comment vivaient les Aztèques

Quand les Espagnols, sous la conduite de Hernan Cortès, arrivèrent à Mexico, au début du XVIᵉ siècle ils y trouvèrent une civilisation très riche, qui s'y était développée depuis environ deux siècles, celle des Aztèques. M. Jacques Soustelle nous dit dans *La Revue de Paris* de janvier 1955, sous le titre : « *Comment vivaient les Aztèques* », ce qu'était la vie quotidienne à Mexico, avant la conquête espagnole.

On s'éveille à la première lueur du jour. Les femmes, immédiatement, soufflent sur le feu, avec de grands éventails de vannerie, puis agenouillées devant le *metlatl* de pierre volcanique, se mettent à moudre le maïs, pour faire les galettes qui serviront aux repas du jour. Depuis des millénaires, c'était l'usage. Très vite, la ville entière est en mouvement. Elle est bâtie sur les eaux. On entend les pagaies battant l'eau des canaux. Les uns vont aux champs, les autres à la ville. Dans Mexico, comme dans nos villes, il y a de grandes différences entre les maisons. Les unes sont vastes et riches. Il y a des palais somptueux. Mais il y a aussi des huttes paysannes dans les faubourgs, faites de branchages et de torchis, avec des toits d'herbes. La majorité des maisons est construite de briques séchées au soleil. La plupart comportent une cuisine, une chambre commune où dort toute la famille, un petit sanctuaire domestique. Les familles riches ont un nombre de pièces correspondant à leur fortune. Chaque maison est assortie d'une cour, où les enfants joueront, où les femmes pourront filer et tisser. Chaque maison possède aussi son embarcadère sur un canal. Riches ou pauvres, ces demeures avaient à peu près le même ameublement, très simple. Pas de lits, mais des nattes, des coussins servant de sièges, parfois un *icpalli* ou fauteuil à dossier, en bois. Pour servir d'armoires, des coffres en vannerie, ou des paniers à couvercles. Chez l'empereur, tout cela est éclatant de luxe, mais pratiquement analogue à ce qu'on voyait partout. Comme chauffage, des braseros au bois. Comme lumières, des torches résineuses en bois de pin.

Le centre de chaque maison était *le foyer*, « image et incarnation du « Vieux dieu », le dieu du feu ». C'était à ce dieu qu'on adressait des prières et offrait des sacrifices d'oiseaux, ou brûlait de l'encens. Tous les auteurs espagnols s'extasient sur la splendeur de toutes les maisons impériales, sur leur étendue, le nombre des pièces, la richesse du décor.

La passion dominante des Aztèques était celle des fleurs. Toute leur poésie lyrique est une hymne aux fleurs « qui enivrent » par leur beauté et leur parfum. Pour créer les jardins impériaux on avait envoyé des messagers dans toutes les provinces, pour y déterrer les arbustes à fleurs. Les Mexicains les plus modestes partageaient ce culte des fleurs. On vivait peu dans la maison, qui n'était guère qu'un abri pour la nuit. Le ciel était partout ensoleillé, en ce pays heureux. La ville entière était assise au sein des fleurs.

Le Mexicain dormait enveloppé dans son manteau ou dans des couvertures, sur sa natte posée à terre. Il était debout, tout habillé, dès son réveil. Les soins de propreté semblent avoir été répandus dans toute la population. On se baignait fréquemment, et beaucoup chaque jour, dans les rivières, lagunes et bassins. Le bain semble avoir eu valeur rituelle, surtout quand il s'agissait des bains des prêtres pendant le mois *Etzalqualitzli* (mai-juin). — A propos de mois, rappelons que le calendrier aztèque était formé de 18 mois de 20 jours, avec 5 jours de supplément appelés « inutiles ». — Les Indiens de Mexico avaient le poil rare. Ils ne se rasaient pas. Les vieillards seuls finissaient par avoir une barbe clairsemée semblable à celle des sages chinois. On portait les cheveux coupés sur le front, mais longs autour de la tête. Mais certaines coupes de cheveux indiquaient la profession : les prêtres se rasaient le front et les côtés, et laissaient pousser les cheveux au sommet du crâne. Les jeunes guerriers portaient sur la nuque une longue mèche, que l'on coupait quand ils avaient accompli leur premier exploit.

Les femmes avaient soin de leur beauté, comme chez tous les peuples connus : miroirs en obsidienne ou en pyrite soigneusement polis, parfums, onguents et pâtes. Elles cherchaient à donner à leur peau naturellement bronzée une couleur jaune clair, et elles utilisaient pour cela un onguent de terre

jaune, qui était si recherchée que les provinces où il s'en trouvait payaient un tribut de cette terre rare ! Certaines se teignaient les dents en noir ou en rouge foncé. Les cheveux étaient relevés sur la tête de manière à former au-dessus du front deux « coques », semblables à de petites cornes. Les *courtisanes*, associées aux jeunes guerriers, usaient de recettes de beauté, de fards que les femmes de la classe dirigeante rejetaient avec mépris.

Le vêtement principal des hommes était le pagne, qui faisait le tour de la taille, passait entre les jambes et se nouait par devant en laissant retomber devant et derrière deux extrémités souvent décorées de broderies et de franges. Mais l'usage du manteau était devenu tout à fait général : en fibre d'agave chez les gens du commun, en coton chez d'autres, quelquefois en poil de lapin tissé et renforcé de plumes pour l'hiver. Ce manteau n'était attaché que par un nœud sur l'épaule. Les Aztèques n'ont connu ni les boutons, ni les agrafes, ni les fibules que l'on trouve, chez nous, dès l'âge paléolithique. Chez les dignitaires le manteau, simple rectangle d'étoffe chez tous, revêtait une splendeur extraordinaire de couleurs et de dessins.

« L'art des tisserandes — car c'étaient des femmes qui fabriquaient ces somptueux vêtements — paraît être venu de l'est, des Terres Chaudes, où pousse le coton, et où les tissus semblaient copier le plumage chatoyant des oiseaux tropicaux. »

A Mexico, les tisserandes passaient pour être les protégées de Xochiquetzal, déesse des fleurs, de la jeunesse et de l'amour. Le costume des femmes présentait un grand luxe de corsages et de jupes. Tous marchaient fréquemment pieds-nus, ou avec des sandales à courroies. Beaucoup de bijoux, de breloques, de bracelets, d'ornements d'oreilles et des chevilles, chez les femmes. Les hommes se perçaient le nez pour y insérer des bijoux indiquant leur grade dans la hiérarchie sociale. On portait aussi beaucoup de plumes — comme encore de nos jours, chez les Indiens.

La nourriture est simple, peu abondante, monotone : galettes de maïs, bouillies de haricots et de graines d'amarante et de sauge. Pas de petit déjeuner, le matin. Un repas sommaire vers 10 h., grand repas vers midi, suivi de sieste. Comme boisson, de l'eau. Mais les riches connaissaient aussi la volaille : dindons, faisans, perdrix, canards, ou la viande de chevreuil, porc sauvage, lièvre, lapin. On buvait alors du cacao sucré au miel. Les Mexicains ignoraient la friture, ne disposant ni de graisse ni d'huile. Tout était grillé ou plus souvent bouilli.

Il y avait énormément de gibier. Mais on mangeait aussi une sorte de chien, sans poil, engraissé tout exprès. Le tabac jouait un grand rôle. Chez les riches, on distribuait des pipes aux convives, à la fin du repas, bourrées d'un mélange de tabac, de charbon de bois et de liquidambar (baume noir végétal). On fumait peu en dehors des repas. Il semble que les anciens Mexicains aient eu horreur de l'alcool, qu'ils connaisaient mais qu'ils réprouvaient comme un poison. Les lois contre l'ivresse étaient féroces. On n'avait pas d'horloges ni de moyens de mesurer le temps. Mais les jours et les nuits étaient rythmés par des signaux donnés du haut des temples. Les nuits même n'interrompaient pas entièrement l'activité. Il y avait des rites et des prières pour la nuit. Jamais la nuit on ne cessait, d'un côté ou de l'autre, de fixer la voûte céleste, dans l'attente toujours angoissée du lendemain qui n'arriverait peut-être pas ! Puis venait l'aube et le son triomphal des instruments sacerdotaux saluait le soleil !

II

Souvenirs sur Alexis Carrel

« J'ai beaucoup connu Alexis Carrel. Je suis un des rares survivants qui l'aient fréquenté dans sa jeunesse... »

C'est par ces mots que le Dr Louis Gallavardin commence un article intitulé *Souvenirs sur Alexis Carrel*, dans *La Revue des deux mondes*, du 1er février 1955. Mais il fait aussitôt cet aveu :

« Je puis donc assurer que je l'ai beaucoup connu — un de ceux peut-être qui l'ont le mieux connu — et assez pour pouvoir dire que je ne le connaissais pas du tout ! »

Il n'y a là aucune contradiction. Alexis Carrel était « un être secret ». Il vivait un peu en marge de ses condisciples et de ses collègues. Même au cours des plus intimes entretiens, il ne se laissait aller à aucune confidence. Jamais un mot ni de sa famille, ni de sa situation matérielle, ni de ses convictions profondes religieuses ou philosophiques, de ses projets d'avenir, de sa vie privée. Et ce n'était pas de sa part une dissimulation calculée, mais une réserve naturelle. Cependant, on discernait chez lui un « désir d'évasion ». Il était bien décidé à ne pas s'enliser dans les ornières des concours médicaux et des carrières classiques. On a écrit sa vie, très bien du reste. Robert Soupault a dit ce que fut son ascension vers la science la plus originale, vers la recherche la plus intense, vers les découvertes les plus heureuses. Il s'y était préparé à Lyon, sa ville natale, mais il déploya toutes ses aptitudes et donna sa mesure à l'Institut Rockfeller à New-York. Et pourtant, il voulut dépasser le simple stade de la recherche et de la science. Il poussait jusqu'au bout. Il voulait atteindre un sommet. Dans la dernière période de sa vie, écrit M. Gallavardin,

« on le voit sans cesse s'efforcer de s'exhausser du labeur scientifique à la poursuite de l' « humain » et se vouer sans trêve à la recherche de la régénération et du perfectionnement de notre débile humanité. »

C'est ce grand et noble souci qui éclate dans l'ouvrage célèbre : *L'Homme, cet Inconnu*. En juillet ou août 1934, il avait apporté le lourd manuscrit dactylographié à son ami Gallavardin, en lui demandant de le lire, de lui donner ensuite conseils et critiques. « *J'avoue que je fus émerveillé* », déclare l'auteur de l'article. Il connaissait son ami par ses travaux de haute physiologie, mais il n'avait pas songé à des vues de cette ampleur. Il publia une étude dans un Bulletin local, pour pouvoir dire tout ce qu'il en pensait. On y lisait ces lignes très justes :

« Alors qu'un scientiste de la fin du siècle dernier se fût sans doute borné là (à la description biologique de l'homme), il embrasse encore l'ensemble des activités mentales, facultés intellectuelles, affectives, morales, esthétiques ou même mystiques, sans méconnaître

ce halo d'inconnu que nous réserve la métapsychique, avec ses phénomènes troublants de clairvoyance et de télépathie. C'est donc bien l'homme complet, qu'il plonge dans l'enfer de la civilisation moderne, en montrant comment elle l'élève ou le déforme, et comment il importerait de le reconstruire »

Cette évasion du scientifique à l'humain, c'est tout Alexis Carrel. Il avait donc touché au nœud même des problèmes qui nous assaillent. La science nous a conduits à un point où l'humain risque de sombrer ! Tel est le drame de la civilisation contemporaine. Comme sauver l'homme... de l'homme même !

En novembre 1938, Alexis Carrel écrivait, en ce sens, à Gallavardin :

« Mon cher ami, il y a un moment de la vie où l'on croit commencer à comprendre la signification des choses. Alors, les occupations qui nous ont intéressés ou même passionnés paraissent monotones... En réalité, le travail scientifique cesse d'être intéressant dès qu'on devient capable de comprendre le caractère spécifique de tout problème humain. Les recherches biologiques, telles que nous les comprenons, se désintéressent des grands problèmes. Et la déroute de notre civilisation vient de notre inintelligence de la réalité... Je cherche en ce moment comment cesser ce que je fais, pour faire autre chose. C'est extrêmement difficile de changer de vie... J'espère cependant que je trouverai ma route nouvelle. »

Il se sentait donc appelé à une tâche urgente et c'était celle de *la guérison du cerveau humain.* Ce cerveau, il le voyait empoisonné par le scientisme moderne ! Un jour, en 1941, alors qu'il était mollement étendu sur une chaise longue et se laissait aller, en société de quelques amis, à une douce torpeur, on le vit soudain sortir de cette nonchalance apparente, pour dire son mot dans la conversation. Quelqu'un demandait s'il voyait dans l'organisation humaine quelque partie plus mal façonnée, parce que sujette aux précoces et faciles avaries, que la dentition, il se releva vivement, en disant : « *Oui, le cerveau !* »

C'était donc là que gisait le mal à ses yeux. Et pourquoi ? Parce que le progrès moral et religieux n'avait pas suivi le progrès de la technique et de la science. Carrel était entièrement détaché des fruits de cette technique, dans le domaine du confort. Cet homme qui aurait pu, en se baissant sans s'abaisser, amasser une fortune prodigieuse, était indifférent à la richesse, il ne voyait que son œuvre, d'abord son œuvre scientifique, ensuite son œuvre qu'on peut appeler *humanitaire*, mais dans un sens profondément religieux et sacré.

Un trait essentiel de son caractère c'était le sens du mystère. Il aurait volontiers fait sienne la réflexion d'Hamlet : « Il y a plus de choses au ciel ou sur la terre que n'en rêve notre philosophie. » Toute sa vie, il fut orienté vers cette recherche de l'inconnu. Son titre *L'Homme, cet Inconnu* traduit très bien sa préoccupation de tous les instants. Et c'est ce que le Dr Gallavardin tient à mettre en évidence, en terminant son article :

« Pour parler net, le miracle de ce livre (*L'Homme, cet Inconnu*), écrit-il, est que ce soit un homme de science, à la fois virtuose reconnu de Chirurgie expérimentale et pionnier heureux de Biologie transcendante, qui ait pu écrire quelques-unes des plus belles pages qu'on puisse lire sur le mysticisme, la sainteté, la prière, la beauté morale. Ce n'est guère, en effet, sous la plume des savants que l'on trouve d'ordinaire une fin de chapitre comme celle-ci : « La beauté morale laisse un souvenir inoubliable à celui qui, même une seule fois, l'a contemplée. Elle nous touche plus que la beauté de la nature et de la science. Elle donne à celui qui la possède un pouvoir étrange, inexplicable. Elle augmente la force de l'intelligence. Elle établit la paix entre les hommes. Elle est, beaucoup plus que la science, l'art et la religion, la base de la civilisation. »

Qu'il me soit permis en terminant cette recension de l'article de M. Gallavardin de citer une lettre que m'écrivait à moi-même Alexis Carrel, le 9 décembre 1935, à propos de son livre, une lettre écrite dans une calligraphie limpide et claire, calme et régulière, pas du tout ce qu'on appelle « une écriture de médecin ». Une phrase surtout est à retenir de ce document qui m'est cher. La voici :

« En écrivant ce livre, j'ai simplement voulu ouvrir des portes qui paraissaient fermées... »

Qui donc les avait fermées ? Le scientisme. Comme Bergson, mais avec son autorité spéciale de savant, il réagissait contre une des plus fatales erreurs de notre temps !

III

Chrétientés du Viet-Nam

C'est toujours avec intérêt, ou pour mieux dire, avec angoisse que notre pensée va vers le Viet-Nam et les chrétientés qui y vivent. On sait que plus de six-cent mille chrétiens ont tout abandonné, leur pays, leurs biens, leurs travaux ancestraux, pour se réfugier dans le sud. Pourquoi ? Simplement parce qu'ils avaient peur pour leur foi ! Cela est un vrai miracle de fidélité. J.-B. Cellard nous en parle dans *L'Union missionnaire du Clergé de France*, du 1er trimestre 1955, d'après *Missi* de novembre 1954 et d'après des données personnelles, acquises en 8 ans de captivité et bien des années de mission, dans la région.

La dernière année d'avant-guerre — 1939 — accusait, pour tout le Vietnam les chiffres suivants : 53.000 catéchumènes, 3.000 catéchistes, 7.593 baptêmes d'adultes. Ce ne sont pas les foules d'Afrique noire, d'Urundi ou du Ruanda, voire du Tanganyika, mais c'est fort honorable. Le catholicisme, quoiqu'ancien dans le pays — depuis le XVIIe siècle — reste la minorité. Il ne dépasse pas le dixième de la population totale. Mais, en quelques régions privilégiées du Bas-Tonkin, il atteint 40 %. L'occupation française a plutôt freiné l'élan des conversions qu'on espérait vers les années 1880. Les principales difficultés que rencontre le missionnaire sont les suivantes : pratiques superstitieuses auxquelles la masse païenne des campagnes reste très attachée — culte des ancêtres aisément christianisable ,mais aussi culte des esprits malfaisants ou tutélaires — civilisation matérialiste que favorise de plus en plus l'instruction publique athée, surtout dans les villes et dans les milieux cultivés, avec comme corollaire (comme chez nous), le scepticisme pratique, l'indifférentisme religieux, la recherche désordonnée du profit, des honneurs, des plaisirs, — angoissante pauvreté de la population rurale, que tenaille le souci du bol de riz quotidien, rivant les âmes à la terre et lui ôtant le goût et le temps d'étudier la religion, — opposition

fréquente des notables, — pratique des repas rituels, — crainte de brimades de la part des autorités mandarines souvent hostiles, — exemples peu engageants des Européens donnant le spectacle trop fréquent de l'indifférence religieuse, etc.

Comme on le voit, les obstacles sont nombreux et il en est que nous connaissons en pays chrétien, à plus forte raison ont-ils de la gravité en pays païen.

Mais en face de ce tableau sombre, il y a les aspects de lumière. Les conversions existent tout de même et sont nombreuses. Les chrétiens sont fiers de leur foi, de leur passé, de leurs héros, de leurs martyrs. Partout, le traditionalisme intense joue, chez les chrétiens, dans le sens de la fidélité aux exemples des anciens et à la solidité des mœurs du passé. Le catholicisme vietnamien a un caractère communautaire merveilleux. Le Vietnamien est très attaché à son village, mais surtout à la communauté villageoise dont il est membre. Chez ces chrétiens la vie religieuse est vécue en commun, aussi la piété aime-t-elle, comme dans les peuplades archaïques, à s'exprimer en commun, par des fêtes, des cérémonies extérieures, des assemblées de village, de hameau, de famille, aussi spectaculaires que possible. Et toute fête est marquée, après les cérémonies religieuses, d'un banquet joyeux et animé. C'est pour cela que cette habitude, qui, hélas ! se perd chez nous, de la prière en famille, est en grand honneur chez les catholiques vietnamiens.

C'est un spectacle émouvant de passer le matin, ou entre 9 et 10 h du soir, dans un village catholique. On entend monter de chaque maison le chant des prières de famille. La cloche de l'*Angelus* a sonné à 5 h., et c'est pour tous le signal du réveil. La prière du matin dure au moins 1/4 d'heure. Puis, s'il y a la messe au village, chaque famille y envoie une délégation : de nouveau, la prière du matin, la messe, la préparation à la communion et l'action de grâces en commun. A midi, les jours de fête et les dimanches, on revient à l'église pour au moins une demi-heure. Le soir, de même. Après le souper, on revient à l'église, on discute dans la cour, on vient tenir conversation avec M. le curé, pendant son repas. Les notables sont invités à s'asseoir, les autres restent debout, et les femmes écoutent par les fenêtres ouvertes ce qui se dit à l'intérieur. Puis la prière du soir qui dure en général 40 minutes et qui est suivie d'une explication de catéchisme ou de prières personnelles. Toutes ces prières sont dites par cœur. Elles varient naturellement selon les temps liturgiques, et les mois de l'année, et elles sont modulées selon le génie de la langue vietnamienne. Le catéchisme est psalmodié, matin et soir, chapitre par chapitre. Le dimanche, l'office commence une heure avant la messe, par des prières, par le chapelet, des explications de catéchisme. Le curé se promène au milieu de l'assemblée, en posant des « colles » aux assistants ! Les jeunes gens candidats au mariage doivent savoir par cœur non seulement tout leur catéchisme, mais tout leur livre de prières, et ceux qui ont manqué aux leçons, ou les jeunes filles qui ont eu quelque écart de conduite, se présentent à leur curé pour être sermonnés, et recevoir en châtiment quelques coups de rotin, dont ils le remercient avec une profonde révérence !

Et pour compléter ce tableau, il faudrait parler des notables, de leur hiérarchie, de leur autorité, de leur chef, de leur intervention dans l'administration de la paroisse, de la solidité qu'ils confèrent à toute la communauté paroissiale. Ce sont les notables qui constituent la tradition, la continuité de la paroisse ! Et tout cela est admirablement adapté à un peuple dont la morale traditionnelle est fondée sur la famille, sur le groupe, sur le village, ainsi que cela a dû exister au sein de l'humanité depuis les origines les plus lointaines. Que de choses à considérer et à imiter par nous !

Nous ne sommes donc pas surpris de ce phénomène prodigieux : 600.000 chrétiens s'expatriant, pour sauver leur foi. Durant des mois, réunis dans des camps de concentration, ils ont vécu dans la boue jusqu'aux genoux. Mais ils sont tous très débrouillards. Partout, ils ont commencé par se construire des églises, avant de se faire des maisons. Les églises sont toujours pleines, le matin à 5 h., et le soir. On se croirait aux premiers temps de l'Eglise tant la ferveur est grande. Tous reconnaissent que la vie chrétienne devenait impossible dans le nord, en raison de l'obsession de la propagande communiste, par presse, radio, discours, fêtes, slogans hurlés par des haut-parleurs, affiches, chants, danses, théâtre, écran, sport, armée, école, cercle, syndicats, défilés, parades, meetings, réunions d'atelier, de quartier, d'immeuble, etc., tout est mis en œuvre. Il est presque impossible de résister ! C'est le « lavage du cerveau », dans toute sa violence. Si la liberté de fuir avait été plus grande, il y aurait eu bien davantage de réfugiés !

Le *Bulletin de la Société des Missions étrangères*, édité à Hong-Kong, pour mars 1955, qui vient de nous arriver, nous apporte un document étrange : c'est un appel *soi-disant* signé par onze prêtres restés dans le nord, pour conjurer les catholiques de ne pas s'en aller, pour leur dépeindre sous un jour odieux la situation faite aux catholiques qui sont partis ou qu'on a *emmenés de force* (!), l'abandon des chrétiens par leurs prêtres, volés même par eux (!), pour rejeter toute l'horreur de cette détresse sur les Américains impérialistes et les Français colonialistes. Il est probable, sinon certain que ce factum abominable a été revêtu de signatures contraintes et nulles ! Mais cela indique bien la fureur indescriptible ressentie par les autorités communistes par suite de cet exode massif, qu'elles n'ont pu entraver aussi totalement qu'elles l'auraient voulu. Mais il faut que nos prières, nos pensées, nos dons aillent aussi vite que possible à tous ces « confesseurs de la foi » — c'est le nom qu'ils méritent — qui ont préféré la misère à la perte de leur foi !

IV

Les Missions sur les rives du Nil

Du Vietnam, nous passons à l'Egypte, ce vieux pays de chrétienté, devenu pays de mission ! Que de saints ont illustré cette contrée ! Songeons à un géant comme Athanase, à un génie comme Cyrille d'Alexandrie, à des saints ermites ou cénobites, tels qu'Antoine, Pacôme, les Macaire, les Moïse, et tant d'autres ! **Où en est la foi chrétienne dans ce pays que submergea l'islam au**

VIIe siècle ? C'est ce que va nous dire Sœur René-Joseph, dans la revue *L'Etoile du Missionnaire* de janvier-février 1955.

Cette revue est publiée par les Sœurs de N.-D. des Apôtres, dont la maison-mère est à Vénissieux, aux portes de Lyon. Elles sont vouées à l'apostolat au Sénégal, Côte d'Ivoire, Côte de l'Or, Togo, Dahomey, Nigéria, Haute-Volta, Niger, Tchad, Afrique du nord, Egypte, Liban, Palestine, et comptent actuellement 139 maisons en pleine activité avec 4.000 orphelins, 34.000 élèves, 4 millions de malades et lépreux soignés, en l'année 1954.

En Egypte donc, avant l'arrivée des Arabes, le monophysisme avait déjà ravagé l'Eglise. Il n'y avait plus, au VIIe siècle, que 2 ou 300.000 Coptes restés fidèles. Les Coptes dissidents et qui se nomment eux-mêmes *orthodoxes*, furent d'abord assez bien traités par les musulmans, puis, à la suite d'essais de révolte, furent privés du droit d'ouvrir des écoles. Le clergé et les fidèles sombrèrent dans l'ignorance. Les Coptes catholiques, brimés à la fois par les musulmans et par les « orthodoxes » végétèrent durant des siècles. L'essai de réunion conclu en 1439 au concile de Florence ne dura pas.

Les épisodes de la venue de François d'Assise en Egypte et de la captivité de saint Louis ne laissèrent aucune trace au point de vue religieux, dans le pays. On peut dire que ce fut la fondation de la Propagande, en 1622, par le pape Grégoire XV, qui donna le signal d'un effort missionnaire, qui s'étendit à l'Egypte comme à tant d'autres contrées du globe. Une Vice-Préfecture de la Haute-Egypte fut confiée aux Franciscains. Les débuts furent très difficiles. On comptait les catholiques, presque sur les doigts de la main. En 1738, douze jeunes égyptiens vinrent étudier à Rome, sous la direction d'un évêque de leur rite. L'un d'eux, Aboul-Kheir Bichara, se révéla le modèle des séminaristes « par son admirable innocence et la pureté de ses mœurs » et il mourut, à Rome, à 24 ans, comme un autre Louis de Gonzague. En 1742, l'évêque copte de Jérusalem, Amba Athanasios, ayant abjuré, fut nommé vicaire apostolique en Egypte. Il y eut donc deux missions parallèles, le Vicariat, avec des prêtres coptes, et la Préfecture franciscaine, avec des missionnaires latins. D'autres missionnaires vinrent renforcer ces derniers : lazaristes, Filles de la Charité, jésuites, si bien qu'au milieu du XIXe siècle, il y a cent ans, les catholiques d'Egypte pouvaient être environ 3.000. Ils étaient 5.000 vers 1880. L'année suivante, les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres arrivaient en renfort, s'installaient à Tantah, qui est un lieu de pèlerinage musulman. Les événements, c'est-à-dire, la révolte d'Arabi-Pacha, puis le choléra, éprouvèrent durement la jeune communauté, mais elle résista. Les missionnaires redoublaient d'efforts dans toute l'Egypte. Les protestants leur faisaient cependant une rude concurrence. Aujourd'hui, les catholiques sont plus de 60 000. Mais il ne faut pas oublier que les Coptes « orthodoxes » sont 2 millions, qu'ils ont plus de 3.000 prêtres, deux séminaires, des couvents d'hommes et de femmes, de belles églises. Les Coptes catholiques au contraire n'ont pas encore 100 prêtres. L'un des faits qui ont le plus frappé l'opinion, en Egypte, c'est le rétablissement de la hiérarchie copte catholique, avec rite copte. Il y a un patriarcat à Alexandrie, englobant toute la Basse-Egypte et deux autres vicariats, dans la vallée du Nil. Il ne faut pas oublier que les Européens de rite latin sont plus de 100.000 en Egypte. Mais le problème le plus urgent, actuellement, est celui de l'union des multiples Eglises d'Egypte. C'est la tâche que s'est donnée le nouveau Vicaire apostolique d'Héliopolis, Mgr Boucheix.

« Il faut, disait-il en octobre 1953, que chacun de nous inculque autour de lui la bienfaisante nécessité de cette union, que chacun essaie de secouer les vieilles habitudes, les principes rigides dans lesquels chaque communauté se maintient sans doute trop exclusivement éloignée des autres. Semons sans nous laisser décourager par les multiples obstacles, sans reculer devant l'imposante tâche à accomplir. Semons sans cesse chaque jour et, plus tard, cet effort uni, inlassable, donnera ses fruits et aboutira, espérons-le, au grand but poursuivi. Puisons notre confiance en Dieu et allons de l'avant, illuminant notre route active par la flamme pure de l'Amour. »

La situation religieuse, au point de vue légal, n'est pas mauvaise. Cependant le gouvernement a émis, à une date récente la prétention de supprimer ou de restreindre la législation spéciale des communautés chrétiennes en matière matrimoniale et familiale. De vives protestations se sont élevées des milieux chrétiens, tant orthodoxes que catholiques, qui restent une minorité au sein de plus de 13 millions de musulmans. Pour donner une idée plus complète de la diversité des rites catholiques pratiqués en Egypte, disons qu'il s'y trouve, aux côtés des Latins et des Coptes, dont on vient de parler, des Arméniens (7.000), des Chaldéens (1.600), des Maronites (11.000), des Melkites (25.000), des Syriens (3.500). Chacun de ces groupes a ses chefs, mais tous sont en union avec Rome. L'avenir serait à la réunion des Coptes « orthodoxes ». Et c'est cela qui doit faire l'objet de nos désirs et de nos prières.

V

Les théories récentes des astronomes soviétiques

L'article que nous allons analyser est de Pierre de Latil, dans *Science et Avenir* de février 1955 et c'est son titre qu'on vient de lire.

L'un des astronomes les plus connus de Russie, Victor Ambartsoumion, de l'observatoire de Biourakan, dans les montagnes d'Arménie, vient de passer, sur l'invitation de la Royal Society, plusieurs semaines à Londres. Il a fait des séries de conférences à Oxford, Cambridge, Manchester. On sait à quel point les études astronomiques passionnent là-bas les esprits. Les Anglais voulaient savoir où en étaient les savants russes, dans ce domaine. Il se rétablit donc des contacts précieux entre les divers pays, dans les études scientifiques de cet ordre. Il est, en effet, intéressant pour l'occident de savoir à quel système cosmogonique sont arrivés les savants soviétiques.

Tout leur système actuel est basé sur le phénomène des étoiles dites « explosives ».

Rappelons que les astronomes d'aujourd'hui estiment qu'à peine la moitié de la matière universelle est condensée en étoiles. Le reste est répandu dans l'espace interstellaire et intergalactique, sous forme de poussières et de gaz diffus.

Dans les nébuleuses, les astronomes décèlent de

plus en plus nombreuses des condensations qui donneront des étoiles. Mais ces condensations ne dureront pas éternellement. Toute la matière finira, pense-t-on, par être agglomérée, et les étoiles elles-mêmes, dans quelques dizaines de milliards d'années — ce n'est pas pour demain — seront arrivées au terme de leur évolution. Entre parenthèse, cela prouve que notre monde n'est pas encore très vieux, car il y a beau temps que son terme serait arrivé, s'il l'était.

Nous venons de dire : *dans quelques dizaines de milliards d'années !* Il paraît que ce serait une vue *pessimiste*. L'une des conclusions des astronomes russes serait que nous pouvons compter sur un honorable sursis, avant cette mort totale du mouvement dans notre univers. Bonne nouvelle donc ! Mais sur quoi se basent-ils, pour nous l'annoncer ? Sur le phénomène précisément des « étoiles explosives ».

« Selon cette théorie, la matière ne se trouve pas emprisonnée de façon définitive au sein des étoiles. Celles-ci, au cours de phénomènes explosifs, la restituent aux espaces interstellaires, permettant ainsi à d'autres étoiles en formation de l'utiliser à nouveau. Pour expliquer que la matière cosmique ne s'épuise pas, l'astronomie soviétique affirme que les étoiles dites explosives rejettent assez de matière dans l'espace, lors de leurs cataclysmes périodiques, pour compenser celle qui se condense de façon continue, dans l'ensemble des étoiles en formation. Là est une des plus importantes nouveautés apportées par l'école astronomique russe. »

Faut-il conclure, que selon cette école, le monde se rajeunirait sans cesse, en sorte que la fin n'arriverait jamais ? Pas du tout. Simple sursis, à chaque explosion d'étoiles, mais sursis s'étalant sur des milliards d'année, c'est appréciable !

Depuis 20 ans, les astronomes russes sont attelés à l'étude de ce phénomène passionnant. Il y a d'abord les étoiles à éclat variable. Mais ce ne sont pas celles-là qui les intéressent surtout. Il s'agit bien plutôt des *novæ*. Une *nova* est une étoile, qui brusquement prend un tel éclat qu'elle paraît « nouvelle ». Elle brille intensément durant 3 ou 4 mois, puis revient peu à peu à son éclat antérieur, à peine perceptible. Or, ces *novæ* ne sont pas rares. Vingt à trente *novæ* explosent chaque année dans notre seule galaxie. Le nombre des étoiles explosives à période courte est très élevé. On admet que toutes les étoiles de notre galaxie viennent à exploser en moyenne une fois, chaque milliard d'année. On sait que l'école de Cambridge fait naître notre système planétaire du fait d'une explosion d'étoile qui était la compagne de notre soleil. Si notre soleil venait à exploser, ce serait pour la terre bien pis qu'une explosion de bombe atomique. Les roches elles-mêmes seraient volatilisées, la vie disparaîtrait. Il faut donc admettre que la vie ne peut se manifester, sur des planètes analogues à la nôtre, soit dans notre système solaire, soit dans une autre étoile, que dans les intervalles entre deux explosions.

Ces intervalles sont, du reste, assez vastes pour qu'on y loge l'évolution de la vie, comme il est arrivé sur notre Terre, qui formée, depuis environ trois milliards et demi d'années, a vu commencer la vie, il y a 1.500.000.000 ans et naître l'humanité, il y a 600.000 ans.

Pour en revenir aux explosions d'étoiles, les astronomes russes estiment qu'elles restituent à l'espace une quantité de matière du même ordre que celle qui est absorbée d'autre part. Notre soleil a régulièrement des « protubérances » qui atteignent une hauteur de 900.000 km au-dessus de sa surface. Mais elles n'arrivent pas à se soustraire à son attraction, en sorte qu'elles sont régulièrement résorbées. Mais on peut admettre que, dans d'autres étoiles, ces protubérances produites par une agglomération magnétique des poussières interstellaires, sont si fortes qu'elles ne peuvent se résorber. Il y a alors un éclatement de l'astre, une « explosion », au terme de laquelle la matière absorbée durant des millénaires est rejetée.

Faut-il donc penser que cela peut continuer indéfiniment ? Nous avons dit que non. Et les astronomes russes sont formels sur ce point. La matière expulsée des étoiles n'est pas la même que celle qui avait été absorbée d'abord. Elle est plus impropre à de nouvelles constitutions. Nous avons donc remplacé la notion d'étoiles dévorant la matière cosmique, pour s'éteindre ensuite à jamais, par celle d'une matière passant par diverses étoiles, mais chaque fois d'une façon différente et évoluant vers un état de moins en moins susceptible de dégager de l'énergie, et donc de provoquer un rajeunissement. L'un des astronomes, Vorontov-Velyaminov, a fort bien exprimé cela, en disant :

« Ce phénomène de création et de dissipation n'est pas un cycle, mais une spirale. »

Cela veut dire qu'on ne revient jamais au point de départ. L'univers ne renaît pas comme il fut jadis. C'était le sentiment de Spencer, de Nietzsche, de Blanqui. Mais ce sentiment doit être abandonné. L'univers change sans cesse. Les étoiles qui se forment ont, à proportion, moins d'hydrogène que leurs aînées. Comme les espèces végétales et animales, les étoiles vieillissent, quoique bien plus lentement. Mais il est vrai que nous ne disposons pas de moyens assez amples pour nous rendre un compte exact de ce vieillissement et de ces processus immenses de l'univers matériel. Le phénix renaît de ses cendres. Les étoiles aussi, mais il y aura une fin tout de même. Ce qu'il nous faudrait savoir, c'est le but, la signification, le sens profond de tout cela ! Pourquoi le monde ? Pourquoi tant d'étoiles ? Pourquoi ces immensités peuplées ? C'est le secret de Dieu. Et c'est ce que nous apprendrons de lui seul, un jour, si nous en sommes dignes. Nos lecteurs n'ont pas besoin que nous leur précisions que ces dernières lignes ne se trouvent pas dans l'article où sont exposées les vues des savants russes.

VI

Le roman du Nautilus

Ce titre : *le Roman du Nautilus* n'est pas de moi, il est de Pierre Vaillant, dans *Science et Vie* de février 1955. Et il met en sous-titre : *Un véritable roman policier*. Toutes les marines, et la française comme les autres, font assaut d'efforts pour créer une flotte sous-marine à propulsion atomique. Or entoure ces efforts de secret, car les flottes commerciales veulent également atteindre ce but et la première flotte qui y arrivera s'assurera une primauté importante, au moins jusqu'à l'arrivée des flottes rivales au même résultat.

En Amérique, trois sous-marins atomiques sont en chantier, en y comprenant le *Nautilus*, qui a fait ses essais, mais qui ne peut encore prendre la mer, parce que ces essais ont démontré que le poids du moteur est trop élevé pour le type de coque employé pour lui. Donnons donc des précisions sur ce point. La machinerie du *Nautilus* développe environ 8.000 chevaux. Il devrait donc atteindre la vitesse fabuleuse de 20 nœuds en plongée et de 35 en surface. 35 nœuds, cela fait près de 65 km à l'heure ! Le *Nautilus* a coûté en tout 60 millions de dollars, soit environ 20 milliards. Il est équipé d'une pile à neutrons lents, ce qui implique l'emploi de métaux rares et coûteux. Le second sous-marin américain atomique, baptisé le *Sea-Wolf* — Loup de Mer — sera à neutrons rapides. Son moteur sera plus petit, mais beaucoup plus puissant. Il devrait permettre la vitesse de 35 nœuds en plongée et de 50 en surface, soit plus de 90 km-heure. Il doit coûter en tout 33 millions de dollars, soit 11 milliards. Le troisième sous-marin est encore tenu secret.

L'un des épisodes les plus curieux de la construction du *Nautilus* se rattache à l'histoire de ce *Flying Enterprise* dont le naufrage tint l'univers en émoi durant des jours, il y a quelques années. Ce navire transportait, on s'en souvient, une cargaison d'antiquités, de meubles, de moteurs, de billets de banque. On se rappelle aussi que le capitaine Carlsen lutta jusqu'au bout pour sauver cette précieuse cargaison. Le public a cru jusqu'ici que c'était en raison de la valeur immense de cette cargaison que le vaillant capitaine bataillait de la sorte. En réalité, il y avait bien autre chose. La cargaison du *Flying* était un secret d'état. Ce secret fut en partie dévoilé par une phrase en apparence anodine d'un matelot rescapé du navire. A peine débarqué sur la côte anglaise et interrogé sur les circonstances du naufrage, par les journalistes, ces éternels curieux, il déclara :

« J'ai compris que le navire était perdu, lorsque j'ai entendu le minerai rouler contre la coque... »

Ceux qui devinèrent de quoi il s'agissait furent alors bien rares. Le mystérieux minerai que transportait le *Flying* représentait trois mois de production industrielle aux Etats-Unis, pour les ailettes des réacteurs d'aviation. La perte de ce minerai devait entraîner un décalage catastrophique dans la mise en chantier du *Nautilus*, alors en projet seulement, et resté ultra-secret. Quel était ce minerai ? Il y avait dans les soutes du navire un gros tonnage de *columbium* et de *zirconium*, deux des métaux appelés à jouer un rôle de premier ordre en métallurgie atomique : l'un parce qu'il conserve particulièrement bien sa remarquable résistance à haute température et l'autre, parce qu'il est rigoureusement inoxydable, et reste par suite inerte aux échanges nucléaires. Le minerai avait été chargé au Brésil, à l'état brut, acheminé sur Hambourg, où l'on croit que les usines allemandes avaient fait subir, au *zirconium* surtout, un raffinage poussé. Le *Flying* repartait pour les Etats-Unis où il était attendu avec la plus grande impatience. La tempête et la vitesse élevée du navire, en produisant des vibrations, ajoutées à celles de la houle, brisèrent la quille du navire et faillirent anéantir le rêve des stratèges atomiques américains !

Il paraît qu'on ne peut construire un moteur atomique, sans un emploi massif du *zirconium*. En effet, ce moteur comprend essentiellement une pile atomique, dont il faut évacuer la chaleur par des « tuyaux » où circule un fluide qui va actionner les turbines. Ce fluide, dans le *Nautilus*, est de l'eau distillée. Et il faut que la différence de température entre la pile et le condensateur arrive à se situer entre 350° et 150°. C'est cette différence qui constitue la source d'énergie motrice. Dans le *Nautilus* il a fallu noyer un réseau ultra-dense de tuyaux dans une masse relativement faible de matériaux atomiques. Il s'agissait donc : 1° de trouver un métal n'absorbant absolument pas les neutrons, afin de ne pas bloquer la réaction en chaîne qui se fait par eux seuls ; — 2° d'avoir un métal très bon conducteur de la chaleur mais résistant à la corrosion d'une température élevée, sans quoi la tuyauterie ne pouvait résister et cela pouvait provoquer une catastrophe. Or, jusqu'à présent, le *zirconium*, métal voisin du *titane*, est le seul qui réponde à ces deux conditions essentielles. Il faut remarquer que le zirconium, dont le nom est inconnu du public non-spécialisé, n'est pas un métal nouvellement découvert, car il fut extrait en 1824, par Berzélius, de la *zircone*, un oxyde de zirconium, reconnue dès 1789, par Klaproth. Mais il était resté jusqu'ici un élément de laboratoire. Il est cependant relativement abondant sur terre, puisqu'il constitue 0,02 % de la croûte terrestre, ce qui veut dire qu'il est plus abondant que le nickel, le cuivre, le zinc et le plomb. Mais il est très dispersé et sa préparation est très difficile. Il était donc réservé à des alliages industriels, pour des pièces essentielles de fusées ou de réacteurs. Or, pour le *Nautilus*, il fallait du zirconium *à l'état pur*, et il fallait le débarrasser d'une impureté qui est également une « terre rare » et qui sert dans la construction du générateur, à savoir l'*hafnium*. Il fallut mettre au point des méthodes de préparation secrètes. L'amiral Rickover, qu'on peut appeler, aux U.S.A., le père du *Nautilus*, en a reçu le surnom de « Monsieur Zirconium ». Aujourd'hui la Société hollandaise Philipps d'Eindhoven et le Massachussetts Institute of Technology à Cambridge (U.S.A.) ont mis au point une préparation du zirconium pur, qui permet l'utilisation industrielle de ce métal. On a déjà publié sur Rickover des articles de revue enthousiastes, et un livre passionnant qui a été traduit en français, sous le titre : *L'extraordinaire histoire du Nautilus*.

Cette histoire débute en manière de scandale : un simple capitaine de vaisseau, Rickover, en lutte contre l'administration de la Marine, contre la Commission de l'Energie atomique, contre les grandes formes industrielles et les politiciens. Et ce capitaine finit par avoir raison de tout et de tous et il est promu amiral, à 52 ans, envers et contre toutes les oppositions !

C'est un travailleur acharné. « Je tolère, dit-il, une marge d'erreur parfois, jamais une marge de repos. » D'une compagnie lui demandant un an de délai, il obtint le travail en 10 semaines. D'une autre, en 10 mois au lieu de 14. Il fait un peu peur à tous ceux qui l'entourent : « Vous ne pourrez jamais m'apporter la preuve de l'impossible », aime-t-il à répéter. Il a puisé l'idée du sous-marin atomique, dans un opuscule du Dr Philipp Abelson

et dans un rapport secret de la General Electric Company. C'était en mai 1946. Une fois l'idée en tête, Rickover n'eut de cesse qu'il l'eût réalisée. On ne peut se figurer la violence des oppositions qu'il dut vaincre pour aboutir. Il y eut d'abord un prototype, pour lequel il fallut créer un bassin artificiel, en plein désert de l'Idaho. Mais le *Nautilus* proprement dit fut mis en chantier, à Groton, à 4 000 km du premier essai, en présence du président Truman, le 14 juin 1952. Le 7 juillet suivant, Rickover était convoqué à Washington, par le secrétaire d'Etat à la Marine. Il arriva assez inquiet, craignant encore un contre-temps. Il interrogea un de ses amis qui le rassura en lui disant :

— « Ne vous en faites pas, on veut seulement vous décorer. »

Il reçut alors les insignes de la Légion du Mérite. Mais les amiraux de la vieille école n'avaient pas désarmé. Une première fois, ils s'opposèrent à la promotion de Rickover à un grade supérieur. Finalement, il a fallu une véritable mobilisation de tous les grands journaux américains, pour obtenir que le capitaine de vaisseau Rickover fût promu contre-amiral. Il a conservé son surnom de « Monsieur Zirconium », dont toute l'Amérique sait la signification. Les expériences radio-actives qu'il a faites n'ont fait jusqu'ici qu'une seule victime : une antilope, s'étant désaltérée au centre, devint elle-même radio-active, et très dangereuse à approcher. Pour l'abattre il fallut dynamiter le point d'eau où elle venait boire et la faire sauter à distance !

VII

A l'assaut du Pôle sud

C'est dans le même numéro de la même revue que je trouve un intéressant article intitulé : *Une Mission de* 3.000 *savants à l'assaut des terres inconnues du Pôle sud*, par Pierre Gendron.

La mission en question doit grouper, en 1957-1958, les représentants de 36 nations membres du Conseil international des Unions scientifiques. Et c'est cette année même que vont commencer les débarquements des éléments avancés de cette formidable expédition. A l'automne 1955 des navires polaires, lourdement chargés, quitteront la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Nouvelle - Zélande, l'Afrique du sud, l'Australie, le Chili, l'Argentine, pour cingler vers le pôle antarctique. Ils auront pour but d'installer des bases que viendront occuper, en 1956, des centaines de techniciens et de savants. La France en particulier va réoccuper Pointe-Géologie, qui se trouve en Terre Adélie, et innover une base avancée à 350 km à l'intérieur du continent antarctique, au lieu même ou se situera le pôle magnétique en 1957. Chacune des autres nations aura son poste d'études. Les U.S.A. selon leur habitude veulent faire quelque chose de fabuleux : en 1957, 10.000 hommes, 50 navires spéciaux, une flotte aérienne et sous-marine considérable, des véhicules amphibies et des camions géants adaptés à la glace, prétendent achever la découverte et le relevé du continent antarctique en son entier.

On a, de ce continent, déjà une idée assez précise, depuis l'expédition de Byrd en 1947. C'est un immense bouclier de glace de 14 millions de km ^{2}, et il est aussi vaste que les Etats-Unis et l'Europe réunis. Il est défendu par une banquise énorme et des barrières de glace qui atteignent parfois 1.000 km de longueur, et dressent de puissantes chaînes de montagnes, formées d'icebergs bleuâtres. La quasi - totalité du continent est recouverte par une croûte de glace de 2.000 m. d'épaisseur. Sur ce soubassement se dressent des montagnes. Des hautes vallées du pôle, descendent des fleuves solides, qui sont les plus vastes glaciers du monde, avec plusieurs centaines de km de longueur et 50 km de largeur, et ils avancent jusqu'à des dizaines de km dans la mer. La barrière de Ross a 500.000 km ^{2}, mais elle est capable de partir à la dérive, car elle flotte. C'est la rupture de ces barrières de glace qui explique la prodigieuse abondance des icebergs flottants dans les mers australes. Sur les côtes de la Terre Victoria se dresse le plus grand complexe volcanique du monde. Deux volcans, le Terror et l'Erebus le dominent. L'Erebus a 4.300 m. de hauteur, et son cratère actif mesure 1 km de diamètre et 300 m. de profondeur. Il en sort d'énormes nuages de cendres et de gaz toxiques colorés en rouge par la lave bouillante. D'après les mesures de l'expédition Byrd, la chaîne de la Reine Maud, longue de 2500 km, aurait une altitude moyenne de 4.000 m. Il s'y trouve cependant des massifs, en dents de scie, atteignant souvent 5.000 mètres. Fait plus extraordinaire, Byrd a survolé en 1947, un immense Colorado, dépourvu de glaces, dont les falaises roses, rouges et pourpres montraient, à ciel ouvert, sur des centaines de km de longueur, les veines noires d'un des plus importants gisements de charbon de l'univers. On a survolé plus récemment un sommet de 7.000 m., le plus haut connu jusqu'à présent au pôle sud. Dans la Terre de Graham, explorée par les Anglais, on a découvert des gisements de cuivre et d'uranium.

Il existe fort heureusement, dans ce vaste continent des coins entièrement libres de glace et où l'on a aperçu, en avion, des lacs étincelants de coloris bleus et rouges. Des hydravions ont pu se poser sur certains de ces derniers. Les aviateurs ont noté que les eaux en étaient tempérées, qu'on pouvait s'y baigner et qu'il s'y trouvait des lichens, des mousses, des algues. Ce seraient donc là, parmi des immensités glacées, de véritables oasis, que l'on n'a pu encore s'expliquer.

Il y aurait aussi de nombreuses découvertes à faire dans le domaine paléontologique, car ces régions ont été habitées et il y reste à l'état fossile des traces d'une flore et d'une faune intermédiaire entre celles de l'Australie et de la Tasmanie d'une part, et celle de Madagascar et de la Nouvelle-Zélande, d'autre part, ce qui pose des problèmes curieux de transmissions d'un continent à l'autre et conduisent les paléontologistes à admettre qu'existaient jadis entre les continents des « ponts » qui sont aujourd'hui effondrés. Mais il est à noter que les mines de charbon, et la présence de plantes fossiles spécifiques des régions tropicales indiquent que ces régions glacées d'aujourd'hui ont été, à certaines époques, des régions très chaudes, comme, du reste, il est arrivé chez nous, dans les périodes dites interglaciaires. On va même jusqu'à formuler une hypothèse hardie selon laquelle la vie serait apparue d'abord aux pôles parce que la

efroidissement des pôles et surtout du pôle sud urait précédé celui de toutes les autres zones du lobe, lors du passage de la terre de l'ère astrale l'ère de la vie.

L'expédition internationale dont nous parlons ura à vérifier, si possible, toutes ces conjectures t d'autres encore. Les conditions de travail seront rribles, car la moyenne annuelle de la température est de — 25°. Pendant l'été, elle ne s'élève jamais au-dessus de 0 et descend souvent à — 20° l'hiver, pendant plusieurs mois elle ne remonte jamais au-dessus de — 50° et descend souvent à — 80°. Or, à — 55° le pétrole gèle et la flamme meurt sur la lampe. Au-dessous de — 60° toutes es huiles naturelles figent, les thermos éclatent, es gouttelettes contenues dans l'haleine respiratoire gèlent en formant un craquement de pétard.

« A — 80°, raconte Byrd, la respiration devient douloureuse, il se forme entre les cils une couche de glace qui aveugle et il faut utiliser un masque muni d'un tuyau pour la respiration. »

Il va sans dire que ce ne sont pas uniquement es préoccupations scientifiques qui conduisent les xplorateurs en ces lieux. C'est une fatalité humaine, que les soucis stratégiques ne soient jamais bsents. Il y a au pôle sud, comme au pôle nord, es possibilités importantes de manœuvres militaires et d'exploitations intéressantes : charbon, or, rgent, cuivre, soufre, chrome, molybdène, graphite, pyrite, pétrole, uranium. Tout cela est pour l'instant inabordable, mais ce sont des réserves pour l'avenir. Les grandes compagnies aériennes mettent sur pied en ce moment les futurs tracés es lignes intercontinentales antarctiques qui joindront la Patagonie ou l'Argentine au Cap, en passant par l'île Bouvet. On songe aussi à une escale qui serait établie sur la côte de Mary-Byrd, entre l'Amérique du sud et l'Australie, ou la Nouvelle-Zélande. La France aura sans doute aussi à aménager une escale aux îles Kerguelen, entre le Cap et l'Australie. Malheureusement, toutes ces expéditions sont si coûteuses que les budgets branlants comme le nôtre ne peuvent y suffire. C'est pourquoi la prochaine expédition de 1957-1958 aura un aspect plutôt international que national.

VIII

La légende du « Vengeur »

Sous le titre *Mythes et Mensonges révolutionnaires*, Georges Roux nous parle dans *Ecrits de Paris* de février 1955, de la légende du vaisseau *le Vengeur*.

On sait de quoi il s'agit. La France était, en 1794, acculée à la famine. Elle avait demandé secours à l'Amérique. Au début de mai 1794, un convoi de navires américains nous apportant du blé était annoncé. Les Anglais, à l'affût, envoient une flotte pour intercepter le convoi. Le Comité de Salut Public décide d'envoyer, sous Villaret-Joyeuse, une escadre, au secours des vaisseaux tant attendus. Le 28 mai, les deux flottes adverses prennent contact. Le 1er juin, elles se livrent un combat en règle. C'est au cours de cette bataille que se passe l'épisode du *Vengeur*.

Le 9 juillet — ou comme on disait alors le 21 messidor an II — Barrère présente à la Convention un rapport sur cet épisode. Il y prend le ton le plus dithyrambique. Et il faut le citer textuellement :

« Le *vaisseau*, dit-il, percé de coups de canon, s'entr'ouvrant de toutes parts, et cerné de tigres et de léopards anglais, un équipage composé de blessés et de mourants, luttant contre les flots et les canons... La troisième batterie va toucher aux ondes, mais elle vomit encore le trépas sur les insulaires perfides avant de s'engloutir. Tout à coup, le tumulte du combat, l'effroi du danger, les cris de douleur des blessés cessent. Tous montent ou sont transportés sur le pont ; tous les pavillons, toutes les flammes sont arborés ; le pavillon principal est cloué. Les cris de : Vive la Liberté ! Vive la France ! Vive la République ! se font entendre de tous côtés. C'est le spectacle touchant et animé d'une fête civique, plutôt que le moment terrible d'un naufrage. Un instant, ils ont dû délibérer sur leur sort. Mais non, ils ne délibèrent pas, ils ne balancent pas, ils disparaissent !... »

A ces mots, la Convention est enthousiasmée. Elle vote une motion de reconnaissance. Elle ordonne qu'un grand concours sera ouvert pour commémorer un si haut fait d'armes, par la poésie, la sculpture et la peinture. Les artistes se mettent partout au travail. Le poète Lebrun, dit Lebrun-Pindare, compose une ode où il évoque Salamine et célèbre ce « naufrage victorieux ». Marie-Joseph Chénier donne un chant qui se termine par ce vers :

« Vive la République et périssent les Rois ! »

Parny, Dorat - Cubières, Charles Gilles envoient aussi leurs compositions. Et si la sculpture rend peu, la peinture multiplie ses œuvres, assez semblables entre elles : mer démontée, vaisseaux anglais fumants et menaçants ; au premier plan, le *Vengeur* s'engloutit, tout l'équipage est sur le pont, les bras au ciel, la bouche ouverte, autour d'un large pavillon aux trois couleurs flottant sur le grand mât. Le théâtre produira aussi un spectacle à grand fracas sur le célèbre épisode.

Voyons maintenant comment les choses se passèrent en fait.

D'abord *le Vengeur*, dit le général Brémond, « ne battait nullement le pavillon tricolore, mais le pavillon blanc, avec dans le coin supérieur près de la hampe, un petit carré tricolore ». Il était commandé par le capitaine Renaudin, officier de la marine royale, né en 1760. En raison de l'émigration qui avait décimé les cadres, il venait d'être promu capitaine de vaisseau, le 1er janvier 1793, mais en 1794, le commandement du *Vengeur* était le premier de sa carrière. L'amiral de Villaret-Joyeuse s'est plaint dans son rapport officiel sur ce combat de l'inexpérience du personnel placé sous ses ordres, en sorte que les manœuvres ordonnées par lui furent exécutées d'une manière déplorable, « malgré la bonne volonté de plusieurs officiers ». Au cours de la bataille, plusieurs de nos bâtiments, notamment *le Révolutionnaire* et *le Scipion* se dérobèrent et s'enfuirent. Par contre, *le Vengeur* eut une belle attitude. Il attaqua avec courage et se défendit de même. Mais entouré de forces supérieures, il finit par comprendre que toute résistance était impossible.

« Après une lutte d'ailleurs honorable, écrit le général Brémond, le capitaine de vaisseau Renaudin s'est rendu. »

— « *Le Vengeur*, écrit à son tour Madelin, glorifié comme ayant coulé pour ne point se rendre, avait en

réalité sombré, après un beau combat, mais quand il se rendait. »

Une fois la reddition signifiée, Renaudin fit mettre à l'eau les chaloupes, pour évacuer l'équipage. La mer était grosse. *Le Vengeur* commençait à faire eau. L'amiral anglais, lord Howe, envoya alors ses canots au secours des Français. C'est donc sous une image fausse que l'adversaire est représenté par Barrère, quand il parle des « tigres et des léopards anglais ». Les Anglais se comportèrent au contraire avec une parfaite correction. Les « perfides insulaires » firent tout ce qu'ils purent pour sauver les soldats et marins qui venaient de se rendre. Et ils y réussirent en grande partie. *Le Vengeur* portait en tout 725 hommes : il y eut 250 tués durant la bataille, et les rescapés furent au nombre de 275. Il y eut donc 200 disparus, soit parce qu'ils périrent pendant les tentatives de sauvetage, soit que, blessés et invalides, ils aient sombré avec le navire. Il est certain que l'équipage n'a pas « préféré la mort à la captivité ». Nous possédons, en effet, le rapport officiel des officiers survivants, en tête desquels se trouvait Renaudin en personne, rapport rédigé dans leurs cantonnements de Portsmouth et transmis par la voie diplomatique au gouvernement français. L'original existe aux Archives de notre Marine. On y lit ces lignes :

« Plusieurs vaisseaux anglais avaient mis leurs canots à la mer. Les embarcations, arrivées le long du bord, reçurent tous ceux qui, les premiers, purent s'y jeter. »

On doit reconnaître que cette évacuation se fait sans ordre, au petit bonheur. Le commandant Renaudin et les autres officiers ne purent honorablement se jeter dans les canots anglais que s'ils avaient la conviction de ne rien laisser derrière eux. Si la résistance avait été poursuivie, le commandant et ses officiers seraient restés sur la passerelle. Il est probable que les quelques hommes qui sombrèrent avec le navire ne furent que des épaves. « Pratiquement, son chef en tête, l'équipage a finalement capitulé et abandonné le navire en perdition. » Les officiers reconnaissent équivalemment avoir été des « premiers à se jeter dans les chaloupes ». Cela n'est pas précisément très glorieux. Qu'on demande sur ce point l'avis des marins d'aujourd'hui. Leur rapport se poursuit en ces termes :

« A peine les canots étaient-ils débordés que le plus affreux spectacle s'offrit à nos regards. Ceux de nos camarades, qui étaient restés à bord, les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils n'osaient plus espérer... Les derniers cris que nous entendîmes furent ceux de « Vive la République ».

Ce dernier trait toutefois est contesté. Il cadre mal avec « les cris lamentables » signalés immédiatement auparavant. Un lieutenant de vaisseau britannique, qui fut plus tard contre-amiral, Griffith, alors officier du *Culloden* qui reçut les rescapés français, a déclaré que le sauvetage s'opéra sans démonstrations particulières ni d'un côté ni de l'autre. Il suppose, dans son récit, que les officiers français ont éprouvé le besoin de jeter une note, dans leur rapport, qui pût pallier un peu leur conduite finale. De fait, Renaudin, revenu en France, après la Terreur, se tint sur la réserve et ne chercha nullement à se poser en héros. Après la paix d'Amiens, en 1802, qui vida les camps de prisonniers français en Angleterre, il demanda, en termes très modestes, de reprendre du service dans la marine. Bonaparte, à court de marins de métier, accéda immédiatement à la requête. Mais Renaudin fut mis, jeune encore — 45 ans — à la retraite, en 1805, et mourut à Rochefort, en 1809, sans laisser ni déclarations, ni mémoires quelconques. Il avait le grade de contre-amiral. Il n'a jamais dit un mot pour confirmer — ni pour infirmer — la légende du *Vengeur*. Mais l'historien anglais Carlyle, répondant, en 1839, à un article du journal parisien, *le National*, qui l'avait reproduite, n'hésita pas à dire que « cette affaire n'était qu'une farce, une blague imaginée par Barrère ».

L'année suivante, en 1840, alors que la mode était de glorifier la Révolution et l'Empire, le prince de Joinville, qui ramena les restes de Napoléon, en cette année même décorait certains des derniers survivants du combat du 1er juin 1794. Dans la *Revue d'Aunis et de Saintonge*, Louis Hubert raconte que le prince aurait déclaré ceci :

« Quand j'ai mis la croix à la boutonnière du vieux marin, nos regards se sont croisés, les miens étonnés, les siens un peu narquois. « Allons, lui dis-je, allons, profitez de la légende. Après tout, les nations ne vivent que de légendes ! »

En bref, le combat du *Vengeur* avait été honorable. La conduite de ses chefs, au moment de la reddition, serait plutôt critiquable. Le tout ne forme pas un ensemble qu'il soit nécessaire ni même possible d'ajouter aux fastes glorieux de notre marine nationale.

En terminant, Georges Roux réduit également à de modestes proportions l' « héroïsme » de Joseph Bara, dont la mort assez obscure fut érigée, pour les besoins de la cause en une sorte de martyre de l'amour de la République. En fait, la mort du malheureux garçon n'a eu aucun témoin. Tout ce qu'on en a dit n'est qu'invention. Il semble être mort dans une obscure bagarre avec les Vendéens qui voulurent s'emparer des chevaux dont il avait la garde. Mais qu'on l'ait sommé de crier : Vive le Roi ! et qu'il ait répondu en criant : Vive la République ! c'est légende pure.

IX

L'Uganda chrétien

L'Afrique évolue partout sur un rythme accéléré. L'Uganda n'échappe pas à ce mouvement général et d'une capitale importance pour l'avenir du monde. A l'occasion du 75e anniversaire de la Mission du lac Victoria, la revue *Grands Lacs*, plus pimpante que jamais, dans sa forme nouvelle, a publié en janvier 1955, un bref tableau qu'il est bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs. L'article n'est pas signé.

Le pays est merveilleux ! Sa situation en altitude, bien que sous l'équateur, lui vaut un climat semblable à celui de nos étés européens. On y compte 5.500.000 habitants, la plupart agriculteurs. Les cultures d'exportation y sont en plein essor : le coton, le café, le thé. La vitalité spirituelle est intense. L'histoire de la mission se jalonne de la

anière suivante : 17 février 1879, arrivée des remiers missionnaires, le P. Lourdel et le frère mans, des Pères blancs. Quatre mois plus tard, s sont rejoints par les PP. Livinhac, Girault et arbot. Le 27 mars 1880, le baptême est conféré ux quatre premiers chrétiens ugandais. En 1885, s sont 600 baptisés. L'année 1886 est marquée par n fait héroïque entre tous : le martyre des jeunes ages de l'Uganda. La persécution n'a fait que donner à la mission un élan plus puissant. Et cependant des années difficiles se déroulent de 1890 à 892, années de guerres civiles, désastreuses pour Eglise naissante, années de concurrence pénible e la part des protestants. De nouveau, de 1897 1899, la Mission pâtit de la guerre qui décime es rangs des chrétiens, dévaste les régions catholiques, détruit des chapelles et succursales. La famine, les ruines matérielles, les enlèvements de emmes et d'enfants sont le triste résultat de la ébellion du roi Mwanga contre le Protectorat anglais. Mais aussitôt la paix revenue, la Mission reprend sa marche en avant que rien n'arrêtera plus. En 1913, ordination du premier prêtre indigène. En 1939, Mgr Kiwanuka devient le premier évêque indigène de tout le continent africain. Actuellement, l'Uganda compte 1.250.000 catholiques, un peu moins de 25 % de la population globale.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette étonnante montée chrétienne est parallèle à une non moins étonnante évolution économique et sociale. Des élites se forment. L'instruction se répand. Des contrastes renversants s'établissent entre les « évolués » de Kampala, Entebbe ou Jinja, et les montagnards du Kigesi, restés très primitifs.

En fait, il n'y a jamais assez d'écoles. Les plus arriérés des indigènes ont compris les bienfaits de l'instruction, de la médecine moderne, du travail modernisé, sans perdre pour autant le sentiment de la grandeur de la religion. Les missionnaires sont débordés. La tâche à accomplir reste immense.

Il se produit une évolution familiale très prometteuse. Le pays est devenu en majeure partie *monogame*. Même les rois protestants le sont. La reine occupe à leurs côtés la place d'honneur.

Parmi les chefs on trouve de très belles familles chrétiennes, au sein desquelles aucune ombre ne vient ternir l'affection conjugale, paternelle et filiale. Partout se fait voir le souci des familles nombreuses, de la scolarité des enfants, de l'avenir des uns et des autres. Il n'y a presque plus de fiançailles d'impubères, si ce n'est très rarement, chez les païens, derrière la montagne. Il subsiste toutefois quelques tribus très primitives, les Bwambas, les Baconjos. Chez les premiers on pratique le mariage par échange de femmes ; chez les seconds, on promet sa fille en mariage, quand elle n'a que 7 ou 8 ans. Mais on peut dire que ces usages ne sont plus le fait que d'un dixième de la population. La dot a été fixée par les évêques, 120 shillings dans certains diocèses, 300 ou 500 dans d'autres. Mais cette dot est considérée comme un élément de stabilité, en ce sens qu'une fille dont le mari n'aurait pas acquitté la dot, se croirait plus libre de le quitter. Mais à mesure que le pays s'enrichit, la dot tend à disparaître. De plus en plus, les familles « évoluées » remettent la dot au jeune ménage qui l'emploie d'ordinaire à se construire une maison.

Le christianisme est à la source de cette évolution, mais il a conservé les coutumes ancestrales compatibles avec la morale chrétienne : exemple : au Buganda, la fiancée, à genoux, est remise par son frère à son mari, à la sortie de l'église où l'on vient de célébrer le mariage. Le respect des parents est magnifique. Au Buganda, les enfants ne parlent à leurs parents qu'à genoux. Au collège catholique de Nabbingo, raconte Sœur Marie-André, signataire de plusieurs articles dans ce même N° de *Grands Lacs*, « j'ai vu des jeunes filles de 16 et 17 ans ployer les genoux sous la pluie, en mettant les mains dans celles de leur père, jusqu'à ce qui celui-ci les relève. » Assurément, il y a des défaillances parmi cette jeunesse féminine. Mais les jeunes filles sérieuses restent la majorité et elles n'ont qu'un rêve : ou fonder un beau foyer chrétien ou se donner à Dieu dans la vie religieuse.

« Actuellement, dit encore Sœur Marie-André du Sacré-Cœur, l'évolution familiale déjà réalisée fait mon admiration. De plus en plus, elle gagnera de proche en proche toutes les couches de la population. L'élite chrétienne de l'Uganda a conscience de ses responsabilités sociales... Et n'est-ce pas merveille qu'après 75 ans seulement d'évangélisation, la doctrine chrétienne du mariage ait fait, de ces régions de grande polygamie, un pays de familles monogames, où tant de foyers vivent pleinement leur idéal chrétien ? »

En Uganda, l'instruction des filles prend chaque jour plus d'ampleur. Les écoles primaires ont souvent jusqu'à 500 élèves et plus. Vers 13 ou 14 ans, la jeune fille peut faire des études pour devenir institutrice ou infirmière. Elle peut entrer aussi dans une école secondaire, d'où elle passera au Makerere College, qui est, depuis 1949, une véritable université. Deux jeunes filles y ont obtenu des diplômes équivalents à ceux de l'Université de Londres et ce collège compte aujourd'hui 280 étudiantes.

Partout l'Église est un foyer d'ordre et de discipline sociale. Les catholiques du Kenya se sont montrés farouchement et parfois héroïquement hostiles aux activités sauvages des Mau-Mau.

Tous les ans, les écoliers de l'Uganda font un pèlerinage au Sanctuaire national des Bienheureux martyrs de 1886. En cette année 1954, Mgr Billington, Vicaire apostolique, décida de faire au jour même du pèlerinage les ordinations sacerdotales. Le Délégué apostolique, Mgr Knox, assisté uniquement de prêtres et de clercs africains, procéda à ces ordinations. La cérémonie se déroula en plein air, au milieu d'une assistance de 8.000 personnes, écoliers pour la plupart. Cinq diacres y furent ordonnés et un prêtre qui est le 19e du diocèse de Kampala.

En terminant, signalons l'arrivée en Uganda des Petites Sœurs de Jésus, du P. de Foucauld. Tandis que deux d'entre elles restaient au Kenya, il en est venu quatre en Uganda, deux au diocèse de Masaka et deux à Rubaga. Ces dernières occupent une bananeraie qui fut jadis donnée aux premiers missionnaires par le roi Mwanga et où furent baptisés quelques-uns des martyrs de 1886. On y a élevé une chapelle dite des Martyrs, et c'est auprès de ce sanctuaire vénéré que les filles du P. de Foucauld vont porter « le témoignage du Christ ».

X

Révélation et Unité des hommes

Dans son n° de février 1955, la *Vie intellectuelle* a publié le texte d'une Conférence donnée par M. Etienne Gilson, de l'Académie française, au 3e Congrès pour la paix et la civilisation chrétiennes qui s'est tenu à Florence, le 25 juin 1954. C'est ce texte que je voudrais analyser ici.

L'éminent philosophe part de cette idée que « où la paix et l'unité manquent, aucune civilisation ne peut vivre ». Or, nous avons perdu non seulement la paix, mais jusqu'au souvenir des voies qui seules y puissent conduire.

« Car la paix, disait saint Augustin, c'est la tranquillité qui naît de l'ordre et comme il n'y a de l'ordre qu'où il règne quelque unité dans la diversité des choses, aucun espoir de paix ni de civilisation ne subsiste, si nous cessons, non seulement de posséder cette unité, mais d'en vouloir les moyens nécessaires. »

Un immense effort fut fait vers l'unité, depuis Jésus-Christ, jusqu'à la fin du Moyen Age, par l'Eglise du Christ. Il y eut alors « une chrétienté ». Et quand on cherche comment s'est produite la désintégration de cette chrétienté médiévale, on est bien obligé de constater que l'une des forces les plus actives, contre elle, fut l'esprit nationaliste. Il ne s'agit certes pas de rejeter cet amour sacré de la patrie, qui est si naturel au cœur de l'homme, mais ce qu'il faut déplorer, c'est

« la tendance à faire de la patrie une valeur absolue, transcendante à toutes les autres, règle et mesure du vrai, du bien et du beau en tous les ordres. »

Il y eut un temps, à partir de la fin du XVIe s., où les Européens remplacèrent le culte de Dieu par celui de la patrie, et le service de l'Eglise par celui de l'Etat. Ce n'est pas qu'on a aimé davantage sa patrie, mais on l'a aimée autrement, en en faisant une déesse, comme elle l'avait été à Athènes et à Rome : « l'idolâtrie nationale de la cité antique est en train de reprendre des droits dont l'universalisme de l'Eglise l'avait justement dépouillée ».

Quelle régression de l'unité humaine ! L'Eglise ne cessait de rappeler aux hommes qu'ils sont nés du même père, Adam, qu'ils sont solidaires du même péché originel, qu'ils ont été rachetés par le même Sauveur, qu'ils sont tous appelés au même bonheur éternel, qu'ils n'ont qu'une patrie commune, la patrie céleste. Un poète de génie comme Dante, un peintre gigantesque tel que Michel-Ange, pensaient « universel ». M. Gilson cite une page très belle de Dante, dans laquelle il se défend de mettre sa chère Florence au-dessus de tous les autres pays du monde. Et il cite, par contraste, des lignes telles que les suivantes :

« La France est tellement le premier des peuples que les autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement partagés, lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens » (Léon Bloy).

De nos jours, on dirait qu'on assiste à de vastes organisations internationales, dont le but semble être de faire travailler tous les hommes au progrès de la civilisation universelle. « Mais combien il est difficile d'en trouver qui ne servent, directement ou non, quelque politique ! »

Ici M. Gilson fait une observation de grand poids. Universalité n'exclut nullement diversité. L'universalisme de l'Eglise est cher au chrétien, mais le chrétien ne renie pas pour autant sa patrie, bien loin de là ! Et le pluralisme européen a été presque certainement l'une des causes de la fécondité intellectuelle de l'Europe ; la Grèce antique, dominée par Athènes n'a rien offert de semblable à ce pluralisme étonnant, à l'émulation qui en a découlé entre Anglais, Français, Espagnols, Allemands, Italiens et autres. La tendance à multiplier les « internationales » de tout genre menace directement ce genre de civilisation faite d'un concours entre les peuples divers. La seule réponse au problème consiste non pas à coiffer les nationalismes d'un internationalisme qui ne serait encore que du nationalisme étendu, mais à les couronner par une société qui soit d'un autre ordre que les nations et placée au-dessus d'elles, qui n'aurait jamais la pensée d'effacer les diversités nationales, et qui ne ferait que promouvoir un ordre supérieur ; celui-ci ne serait pas une simple abstraction, comme les « universaux » du Moyen Age, ni un pacte international, comme l'O.N.U. que chacun entend à sa manière. On détruirait toute civilisation, si on réduisait tous les nationalismes à l'internationale communiste par exemple, car elle ne serait qu'un nationalisme étendu, celui de la Russie, c'est-à-dire un nationalisme qui a sa valeur, mais que l'on ne peut préférer sans crime et sans honte à celui des autres grands peuples civilisés.

L'universalisme proposé par l'Eglise est autre chose qu'une abstraction, autre chose qu'un pacte aux formules élastiques et menteuses, c'est l'universalisme d'une foi commune, d'une acceptation ardente des principes contenus dans ces paroles de feu :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... ; Je suis Celui qui est... ; Ecoute, Israël, ton Dieu est unique... ; Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces... ; Notre Père qui êtes aux cieux... ».

Voilà du concret, et toutes les abstractions du monde n'en approcheront jamais. Et M. Gilson prononce alors des paroles admirables, qu'il faut citer ici textuellement :

« Lorsque nous irons vers nos frères les hommes, pour les gagner à la vérité, qu'aurons-nous à la main en marchant à leur rencontre ? Sera-ce une somme de théologie ? ou est-ce que ce sera l'Evangile et la Croix du Christ ? S'il m'est permis une fois encore de parler d'expérience, j'ai toujours éprouvé que la Croix du Christ gagnait plus d'âmes à la théologie que la théologie spéculative la plus haute n'en gagnait à la Croix du Christ. C'est tout ce que je veux dire ; j'espère qu'on ne me fera pas dire davantage, mais de cela, sur la foi d'une longue expérience personnelle, je reste profondément convaincu. Si nous voulons faire ou refaire entre les hommes l'unité qui menace de se défaire, ramenons-les d'abord — le reste viendra ensuite — à ce qui fut la source de cette unité et peut seul la maintenir : *La foi en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur des Hommes, et en la vérité de sa parole, telle que l'Eglise nous l'enseigne...* »

Cette foi, qui est la nôtre, a semblé mise en échec par la science telle qu'on la comprenait il y a cent ans. Mais le mouvement récent des idées a changé les perspectives. « Le monde où nous vivons n'est plus cet univers éternel, immuable, inchangeable et nécessaire que l'on enseignait au-

refois au nom de la science. C'est un univers qui une histoire, qui est né, qui a vieilli et qui finira ar mourir. » Et nous pouvons dire, sans vouloir revenir à un concordisme quelconque, que l'univers « que la science nous enseigne ressemble beaucoup plus à l'univers de la création et de la fin u monde, qu'à cet univers éternel, nécessaire et rigoureusement immuable d'Aristote, que S. Thomas lui-même tenait pour celui de la science. » t M. Gilson tire de là cette conclusion encourageante :

« Plus modeste parce que plus savante qu'elle ne le t depuis vingt siècles, la science ne fait peut-être ici ue précéder la politique sur la voie de la sagesse. »

Nous voulons bien tous la paix. Nous savons ue la paix ne peut exister sans une certaine unité. Iais nul parmi nous n'accepte de sacrifier à cette nité sa propre patrie. Ce qu'il nous faut c'est ne paix dans l'union des esprits et des cœurs, ans servitude. Et cela ne peut se faire que dans 'unité de la foi chrétienne. En terminant sa belle onférence, M. Gilson cite une magnifique parole e S. Bonaventure :

« Faire que ce monde temporel où nous sommes deienne comme un faubourg de la Cité de Dieu. »

Mais la pire des erreurs, pour des chrétiens, serait soit de substituer des fins temporelles quelconques, si nobles qu'elles puissent être — et I. Gilson pense peut-être à la restauration de la ignité de la classe ouvrière — aux fins dernières osées par le Christ et par son Eglise, soit de ompter d'abord sur des moyens temporels pour tteindre ces fins.

« Car il n'y a rien de parfait ni d'absolument digne 'être aimé que l'Unique nécessaire. C'est dans son mour seul que les hommes pourront trouver cette unité e l'ordre, hors de laquelle il n'est pas de véritable aix. »

Ces lignes qui servent de conclusion à toute la onférence de M. Gilson ne sauraient être trop néditées. C'est en Dieu, c'est en Jésus - Christ, 'est dans son Eglise, que se trouve la source nique de l'unité humaine, en dehors de laquelle, n'y aura que divisions, oppositions, hostilités, atastrophes de plus en plus terrifiantes.

XI

Congrès international bouddhiste

Que l'idéal si bien exposé par Etienne Gilson e soit pour nous, hélas ! qu'un ardent désir, est ce que le plus simple coup d'œil jeté sur le onde actuel nous démontre. Cependant on ne eut nier qu'il n'y ait une tendance secrète vers unité. Les peuples se connaissent mieux, se copient les uns les autres, se groupent selon leurs ffinités. Les « internationales » se multiplient, omme le notait tout à l'heure M. Gilson. En voici ne nouvelle preuve dans le récit que nous donne *Agence Fides*, en son n° du 19 février, sous le itre : *Birmanie : Congrès international bouddhiste*.

Il s'est tenu à Rangoon, en décembre dernier. 'était le 3e. Il s'y trouvait 5.000 bonzes et des élégués des pays étrangers. Après une semaine e délibérations, les membres du Congrès furent romenés en Birmanie durant 15 jours, pour visiter les sanctuaires bouddhistes. Le premier Congrès de cette sorte avait eu lieu à Ceylan, en 1950, le second à Tokyo en 1952. Il est curieux d'observer que les bouddhistes se mettent à imiter les pratiques chrétiennes et à emprunter les titres qu'ils donnent à leurs dignitaires aux catholiques. Ainsi, à Rangoon on a noté un « archevêque » bouddhiste, représentant « le patriarche du Laos », l'archevêque de Lettonie, l'ancien « Seigneur abbé de la Cathédrale (bouddhiste) de Petrograd », etc.

Le Congrès avait surtout à discuter de la restauration des sanctuaires et des monastères de Kushinagar, dans l'Inde. C'est là que le Bouddha aurait atteint le Nirvana, il y a 2.500 ans ! Il faut aussi restaurer le sanctuaire de Mukert Banda, où il aurait été incinéré. Le bouddhisme remonte donc à ses origines. Il fait, comme nous, de l'histoire, une source de restauration. Un voyageur qui passa au lieu indiqué, au VIe siècle, n'y trouva déjà que des ruines désertes et à demi ensevelies dans la jungle. Il y a donc fort à faire pour rétablir les pèlerinages oubliés depuis si longtemps.

Le Congrès, comme tous les congrès du monde, fut marqué par beaucoup de discours. Le président U Nu félicita notamment le peuple birman de sa fidélité au bouddhisme et vanta l'influence de cette religion sur le peuple birman, qui se distingue, dit-il, par la charité, l'hospitalité, l'absence de castes, la liberté accordée aux femmes. Après quoi, il condamna énergiquement la guerre, les disputes et la haine entre les nations et entre citoyens d'un même peuple, la course aux armements, la cupidité générale, l'industrialisation à outrance. Il est frappant de voir comment, dès qu'on se confine dans la morale, les orateurs de la plupart des grandes religions se trouvent d'accord entre eux, et se copient les uns les autres. Tous sont également d'accord pour dire que seule la religion peut aider les hommes à atteindre les buts indiqués. Sera-t-il donc impossible d'arriver à l'unité des croyances, alors qu'on est déjà presque parvenu à l'unité des doctrines morales ? Problème poignant et qui se pose, notamment, entre catholiques et protestants.

Pour en revenir à notre congrès bouddhiste, le président rappela que le bouddhisme représente un cinquième de l'humanité et qu'il peut faire beaucoup dans le sens de la paix. Il faut pour cela qu'il fasse entendre sa voix dans les Conférences internationales. Mais tandis que nous sommes parvenus entre chrétiens à établir une « Semaine de l'unité » où toutes les fractions du christianisme, en dépit de leurs divergences dogmatiques, *s'unissent dans la prière*, le président du Congrès bouddhiste termina ses discours par une *profession d'athéisme* et de foi... *en la concentration de l'esprit*. Voilà donc des hommes qui en sont arrivés à prendre le moyen pour la fin, c'est-à-dire la concentration de la prière, pour la prière ellemême ! Quelle étrange erreur ! Et voici les paroles mêmes de U Nu à ce sujet :

« Il faut débarrasser le monde de l'idée de Dieu qui ne fait qu'encourager les idées totalitaires. Ne perdons pas notre temps à faire des prières qui sont inutiles... La méditation et la concentration de l'esprit de millions d'individus vers l'obtention de la paix est le seul moyen de l'obtenir et de la conserver dans le monde. »

L'Agence *Fides*, en rapportant ces paroles, se borne à conclure :

« ...On a bien des raisons de se demander combien de Bouddhistes, en pratique, se conforment à ces principes. »

Nous croyons fermement à la vertu de la méditation et de la concentration, mais cette vertu ne se fonde que sur le Dieu unique, dont parlait tout à l'heure Etienne Gilson, et qui aboutit à une prière instante et pleine d'espoir.

XII

Les Castes dans l'Inde

On vient de voir que le président U Nu félicitait les Birmans d'avoir éliminé les castes. Le même numéro de l'*Agence Fides* nous déclare que « la politique du gouvernement indien est clairement de supprimer l'intouchabilité et de rendre toutes les castes parfaitement égales. »

En principe, il n'y a plus d'intouchables, plus de parias, devant la loi. Mais dans les villages, il n'y a presque rien de changé. Ils sont toujours divisés en villages de castes et quartiers des parias. Et les parias, à leur tour, considèrent comme « intouchables », ceux qui sont au-dessous d'eux : blanchisseurs, cordonniers, vidangeurs, etc... Les puits creusés par le gouvernement sont en principe pour tout le monde. En fait ceux de la caste seuls ont le droit d'y puiser. Un paria n'ira puiser qu'au puits spécial des parias, ou bien n'ira nulle part ! C'est contraire à la loi, mais c'est le fait qui se maintient. Les mariages se font strictement dans la même caste, bien plus dans la même subdivision de caste. Sous ce rapport, les chrétiens diffèrent peu des hindous. Dans la plupart des *églises*, il y a un côté caste et un côté paria, sinon en droit, du moins en fait. Dans les villes, cela disparaît peu à peu, dans les villages, pas du tout. Seule, la sainte communion est distribuée sans distinction. Les mariages chrétiens entre castes restent extrêmement rares. Quand il y en a, ils sont malheureux, en raison de l'opposition de tous. Dans les séminaires, on accepte les enfants parias, mais il en vient peu. Ils ne peuvent se défaire de leur complexe d'infériorité et, s'ils arrivaient à la prêtrise, on ne pourrait pas les placer partout. On en a quelques-uns, mais on ne tient pas à en avoir beaucoup. La plupart des chrétiens, à vrai dire, appartiennent aux « basses castes », mais la presque totalité des prêtres indiens sont « de caste ». Il faudra longtemps encore pour changer cette mentalité ! La pierre de touche semble être le mariage. On pourra faire ce qu'on voudra, ouvrir des temples pour tous, creuser des puits communs à tous, fondre même les villages entre eux, tant qu'il restera une répulsion pour les mariages inter-castes, la caste continuera à exercer son empire. Dès qu'il y a des castes tout court, il est inévitable qu'il y en ait des hautes et des basses.

On reconnaît que le Gouvernement indien fait tout ce qu'il peut en la matière. Il ne pourrait faire davantage sans recourir aux méthodes totalitaires de force. Mais la tradition est trop ancrée pour disparaître ainsi du jour au lendemain. Il en est de même, en Inde, que du problème des noirs, aux U.S.A. Il y a tout un esprit nouveau à créer chez les gens de caste, comme chez les autres. Seule, à la longue, l'éducation de tous arriver à niveler les différences. On ne saurait admettre que « l'évolution se fera toute seule ». Il faut lutter, lutter sans cesse et en toute occasion, contre l'esprit de caste. Le gouvernement le fait. C'est fort bien. Nous, catholiques, dans notre sphère nous devons l'aider et, s'il se peut, le devancer. Mais il ne faut pas croire à un succès facile et rapide. Il reste toutefois que dans les villes les résultats obtenus sont déjà frappants et encourageants. Il n'a été question ici que des villages. Il faudra un très long temps pour y supprimer de vieilles coutumes et pour les remplacer par un sens réel de l'égalité fondamentale de tous les hommes en Dieu et dans le Christ, ou plus humainement, dans le sens patriotique unissant tous les citoyens d'un même pays.

Comme on le voit, la cause de l'unité et de l'universalité, qui est la cause de l'ordre et de la paix, a encore bien à faire pour triompher sur toute la surface du globe !

L. CRISTIANI.

P. S. — A la suite de la section de causerie où récemment nous avons parlé du *fair play* anglais au sujet de Jeanne d'Arc, un de nos lecteurs nous envoie les deux précisions suivantes, qui sont des plus intéressantes :

« En premier lieu, je tiens du curé d'une paroisse du Kent, où je passe mes vacances depuis 13 ans, qu'il n'y a qu'une seule église *anglicane* où l'on trouve une statue d'une sainte catholique, c'est celle de Jeanne d'Arc. Elle est érigée à l'intérieur de l'église protestante de Warwick, sur la rivière Avon, au S. E. de Coventry, ville de 15.340 habitants en 1951. Elle a été dressée là, en réparation du mal qu'a fait le comte de Warwick, qui dirigea le procès de la sainte. N'est-ce pas un bel acte de la part des Anglais ?

« En second lieu, à la cathédrale catholique de Westminster, du côté de la chapelle de S. Fisher, avant d'arriver à celle du Saint-Sacrement, se trouve une mosaïque dans le mur, représentant Jeanne d'Arc, avec, au-dessous, des versets de la Sainte Ecriture, appliqués à Daniel dans la fosse aux lions, et cette dédicace :

« *Mulieres catholicæ puellæque Angliæ, Fœminarum catholicarum Federatione curante, ponendo monumentum stipem contulere.* »

Très émouvant, n'est-ce pas ? Nous remercions vivement notre correspondant de ces renseignements.

L. C.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

S. MOSCATI. — Histoire et Civilisations des Peuples sémitiques. — In-8 de 238 p., 4 cartes. — Paris, Payot, 1955.

Il y a quelques années, l'auteur, actuellement professeur à l'Université de Rome, avait publié en italien une première édition de son travail sur l'histoire et la civilisation des peuples sémitiques. Sans doute a-t-il senti lui-même ce qu'il y avait d'un peu sommaire dans cette première publication, puisque cette édition française comporte de nombreuses modifications. Les dernières découvertes, les études et les fouilles les plus

rentes, les suggestions des historiens les mieux au courant ont été mises à profit, si bien qu'en de nombreux points l'on pourrait presque dire que nous avons un ouvrage nouveau.

Ce livre, dit M. Moscati lui-même dans son avant-propos, a été écrit pour fournir une brève introduction et une initiation à l'étude des civilisations sémitiques anciennes. S'adressant à des lecteurs qui prennent pour la première fois contact avec ce sujet, il voudrait les présenter de la façon la plus simple et pour ainsi dire la plus générale et c'est pourquoi, renonçant à une accumulation de noms et de dates, il a surtout tenté de faire ressortir les traits généraux des différents peuples sémites. Pour beaucoup cet ouvrage constituera donc une révélation. Il leur montrera combien notre connaissance de ces anciennes civilisations a été modifiée, amplifiée et approfondie par le travail archéologique et historique moderne. L'auteur en est certainement l'une des autorités les plus distinguées.

Les premiers chapitres sont consacrés au pays que l'on considère comme le berceau des Sémites : Arabie, Syrie, Palestine et Mésopotamie. Dans ce vaste périmètre la population présente un aspect notoirement compact et unitaire, la langue avec ses affinités en est la preuve principale et si l'on peut dire que les Sémites ne forment pas une race, du moins doit-on reconnaître qu'ils sont un rassemblement de peuples qui, au cours des siècles, a pris une individualité propre.

Mais peut-on dire que le berceau des Sémites se trouve en Arabie ou en Mésopotamie ? Je ne le crois pas. Ungnad (dont je n'ai pas vu le livre : *Die älteste Geschichte Vorderasiens*, cité par Moscati) a bien montré que l'habitat primitif des Sémites ne peut se trouver dans le Moyen-Orient. Ce cul-de-sac qu'est l'Arabie n'est qu'un point d'arrivée et non pas un point de départ. Les Sémites sont venus d'Asie en passant par le sud de la Mer Caspienne et, dans un contact séculaire avec les Indo-Européens, ils leur ont emprunté un certain nombre de mots qui resteront communs aux deux langues.

Je ne pense pas non plus que les Sumériens installés dans les marais au fond du Golfe Persique, soient des Sémites. Leur langue se manifeste comme totalement différente et vraisemblablement faudrait-il les rattacher aux civilisations que les fouilles ont révélées dans la vallée de l'Indus. Par contre il est bien vrai que les Akkadiens, Babyloniens et plus tard les Assyriens, sont des Sémites. Ils ont vaincu les Sumériens, les ont soumis, mais en leur empruntant une partie de leur civilisation et en particulier une langue liturgique et de très nombreux éléments cultuels.

A une époque où les premiers Sémites sont déjà aux portes de la Mésopotamie, au IIIe millénaire av. J.-C., d'autres frères de race s'installent sur les bords de la Méditerranée. Les Cananéens occupent le « bas pays », c'est-à-dire la Palestine ; les Phéniciens et, plus au Nord, les gens d'Ugarit qui joueront un si beau rôle dans la découverte de l'alphabet, sont des Sémites.

M. Moscati a peut-être tort de ne pas insister suffisamment sur la constitution d'un noyau hébreu en Basse-Mésopotamie dans l'ambiance de la ville d'Ur où le clan d'Abraham mène la vie des pasteurs semi-nomades. Certains indices historiques placeraient la migration du père des patriarches aux environs de 1850 av. J.-C. Il convient d'insister sur ce fait que les Hébreux ne sont pas des Cananéens, ils constituent un rameau anciennement détaché du tronc araméen et ceci explique pourquoi les Israélites, au début de leur séjour en Palestine, se sentent dans un pays étranger et cherchent à maintenir la pureté de leur sang en se mariant dans le Naharaïm. Le rôle religieux de Moïse n'a peut-être pas été assez mis en valeur, en particulier sur le point précis du monothéisme. La signification du nom de Yahweh est de moins en moins contestée et il semble bien que l'interprétation traditionnelle doive être conservée : « Je suis celui qui est » c'est-à-dire : celui qui est « je suis ». La conquête de la Palestine sous la conduite de Josué a dû amener chez les Israélites la substitution complète de l'ancien araméen par l'hébreu qui n'est qu'une adaptation du cananéen. Beaucoup penseront que dans l'histoire de Mahomet, de sa conversion, de la composition du Coran, des nuances eussent été nécessaires. Les remarques du P. Lammens gardent toujours leur valeur. Les derniers chapitres sont consacrés aux Araméens, aux Arabes et aux Ethiopiens.

Dans ses conclusions le savant auteur fait remarquer que c'est la langue qui a surtout contribué à former l'unité culturelle du monde sémitique, mais que la caractéristique des Sémites se marque d'abord et avant tout par la prédominance de la religion sur les autres formes de la vie en société. Il y a là une attitude qui reflète une philosophie particulière de l'histoire, la vision unitaire et théocentrique de l'Univers. Les Sémites nous ont donné l'alphabet, ils ont surtout contribué à nous donner le monothéisme, la base spirituelle et religieuse qui donne son vrai sens à la vie.

En fait un beau manuel. On y trouve tout ce qu'un étudiant de faculté peut désirer comme préparation aux études sémitiques spéciales, géographie, langue, histoire, culture, religion. Le tout est présenté avec un souci de clarté et de sobriété, un sens didactique parfait et une belle maturité de jugement.

Albert VINCENT.

Jean de LEFFE, S. J. — **Chrétiens dans la Chine de Mao.** — In-16 de 140 p. — Paris, Desclée de Brouwer, 1955.

Voici un nouveau document autobiographique qui est à retenir au même titre que ceux qui nous sont parvenus des Missions Etrangères. Il faut les lire et les méditer : 1° pour se faire une idée juste des procédés employés par les inquisiteurs communistes en vue de dissoudre la personnalité des victimes qui tombent entre leurs mains ; 2° pour nous préparer nous-mêmes à des épreuves analogues, s'il arrivait que le communisme, par l'invasion ou par la révolution, devînt le maître chez nous.

Après un début insinuant, les communistes chinois dévoilèrent leur vrai visage par un régime de terreur dont notre auteur évalue à *deux millions* le nombre des victimes. Il estime à huit cent mille le chiffre des soldats chinois tués en Corée. Une main de fer exige des ouvriers d'usine dix heures de travail par jour. Dans cette nation de cinq cent millions d'hommes environ, Mao « s'acharne contre les trois millions quatre cent mille catholiques », que soutenaient, avant la victoire du communisme, 3.600 missionnaires étrangers et un clergé indigène de 2.000 membres, sur lesquels « *deux cents* évêques et prêtres chinois sont déjà morts en prison ».

L'auteur avait été professeur et aumônier de jeunesse à l'Université *L'Aurore* de Shanghaï, de 1940 à 1951. Arrêté le 17 décembre 1951, il fut libéré le 2 février 1953. Isolement complet, promiscuité dans une petite cellule surpeuplée, interrogatoires multiples, nombreux rapports écrits, perfidies et mensonges de ses juges, délation de compagnons qui étaient des espions, tout fut mis en œuvre pour avoir raison de la fermeté du Père de L. Laissons du moins à l'actif de ses tortionnaires son envoi à l'hôpital quand l'épuisement physique menaça sa vie. — Pour combler le vide d'une existence où tout moyen d'information lui manquait, sauf quelques livres ineptes de propagande communiste, il mit en vers alexandrins un certain nombre de scènes évangéliques ; ne pouvant les écrire, il les répéta mentalement et les fixa si bien dans sa mémoire qu'il put les reproduire intégralement dans les jours qui suivirent sa libération. On pourra les lire dans le présent ouvrage (p. 92-136).

Mettons ce livre, sans passion et vraiment lumineux, sous les yeux de quiconque, ami ou ennemi, aspire à être renseigné avec sincérité sur le vrai visage du communisme chinois.

P. FOURNIER. — **Les Cactées et plantes grasses.** — In-12 de 418 p., 64 pl. coloriées et 17 pl. en noir, 134 fig. de détail. 2e éd. revue et augmentée, cartonné. « Encyclopédie pratique du naturaliste, XXVIII », 2.000 f. — Lechevalier (12, rue de Tournon, Paris-6e), 1954.

Paru en 1932 et très vite épuisé, cet ouvrage était depuis longtemps réclamé par les amateurs de plantes grasses, dont la vogue a justement été en grande partie provoquée par l'apparition de la première édition. Il est le seul en France, en effet, à rassembler autant de renseignements théoriques et pratiques, à fournir des descriptions détaillées des diverses espèces, à permettre d'arriver à les nommer exactement grâce à des tableaux analytiques qui conduisent à leur nom scientifique.

L'ouvrage se divise en quatre parties, une sorte d'introduction générale, une monographie des genres et des espèces de cactées, un atlas en couleurs commenté, un chapitre sur les autres plantes grasses.

La première partie (100 p.), est moins technique et s'adresse à tous les lecteurs, pourvu qu'ils éprouvent quelque intérêt pour des plantes aussi curieuses que sont les cactées. L'A. montre ce qu'elles ont de merveilleux, comment elles créent la vie dans le désert, quel est leur pays d'origine, comment de là elles se sont répandues dans le monde (ne voit-on pas des artistes en planter en Palestine au temps de N.-S. ?) depuis l'Amérique leur patrie exclusive, comment leurs races se sont multipliées, de quelle utilité elles sont et ont été pour la civilisation mexicaine et le Mexique actuel, comme espèces fruitières, protectrices, productrices de textile, de bois de chauffage et de bois de construction, d'engrais vert et de fourrage, comme remèdes et aussi, pour certaines, comme poisons. Vient ensuite l'étude de l'organisation assez particulière de ces plantes, graines, racine, tige, fleurs et fruits, suivie d'abondants renseignements sur leur culture.

La seconde partie devient plus technique : c'est le classement par sous-familles, tribus, genres et espèces, avec la description détaillée de celles-ci. Un supplément de quatre pages est consacré aux nouvelles introductions et publications.

L'atlas reproduit en couleurs une bonne soixantaine de cactées choisies dans les différents groupes, chaque planche étant accompagnée d'un texte très abondant, qui fournit les synonymes, parfois nombreux, du nom spécifique, donne en détail les caractères de la plante, son pays d'origine et l'histoire de son introduction en Europe, les traits distinctifs des espèces voisines, l'utilisation de l'espèce et sa culture.

Quant aux autres plantes grasses, il n'était pas possible de leur accorder une très grande place. Du moins après une notice générale sur leur culture, elles sont passées en revue par famille, depuis les Liliacées jusqu'aux Composées. Les caractères des principales sont décrits de telle sorte qu'il est facile de les reconnaître et de les nommer correctement, malgré leur multiplicité. De nombreuses photographies d'ailleurs viennent en aide dans cette recherche.

Très élégamment présenté, le volume a de plus l'attrait des très belles photographies de plantes prises sur le vif et de la belle qualité du papier.

La culture des cactées et plantes grasses n'est pas seulement une mode ; elle est devenue une manière d'activité esthétique. Sans compter les facilités qu'apportent des espèces bien choisies à l'ornement des églises l'hiver, pendant la saison dépourvue de floraison au grand air.

Christiane FRANC. — La Vierge Marie chan[tée] par l'Eglise. — Grd in-8 de 222 p., sur al[fa] 3 héliogravures, 700 fr. — Avignon, Auban[el] Père, 1954.

L'auteur a recueilli dans la Liturgie tout ce qui a[vait] trait de loin ou de près à la Vierge Marie, non seu[le]ment dans les fêtes de la Vierge, mais aussi dans l'Ave[nt,] la Passion, la Dédicace, etc. Elle a groupé ces extra[its] (hymnes, répons, leçons, etc.) en 40 chapitres allant [de] la prédestination de la Mère de Dieu à son triomp[he] au Ciel, et elle a ajouté en appendice la bulle [de] Pie IX promulguant le dogme de l'Immaculée Conce[p]tion, ainsi que celle de Pie XII sur l'Assomption.

Le résultat est souvent saisissant. Les splendeurs [de] la Liturgie, jointes à l'ingéniosité du choix des text[es] et à leur rapprochement souvent inattendu, raviss[ent] le lecteur et l'invitent à une savoureuse contemplatio[n.] Il y a là un excellent manuel d'oraison, qu'aimeront [à] méditer prêtres, religieux, religieuses et âmes fervente[s.] Et pour plus d'un laïc peu au courant de la liturg[ie] mariale d'Occident, ce livre sera une révélation.

Mgr PFISTER, chanoine de Latran. — **Rome im[]mortelle.** — In-8 (19,5 × 25,5), 72 p. de texte 80 photographies, 1.640 fr. (relié, 2.450 fr.). — Paris, Grenoble, Arthaud, 1954.

Ce splendide volume comprend trois parties : 1. un[e] description historique et artistique qui devient un hym[]ne à la grandeur du Siège apostolique et du Pontif[e] qui l'occupe actuellement ; on remarquera la repro[]duction photographique d'un autographe du Saint Pèr[e] écrit en français ; — 2. une suite de 80 photographie[s] des monuments, des portraits de papes, des foules, de[s] cérémonies, des audiences pontificales, etc. Cette se[]conde partie est une véritable féerie pour les regard[s] — 3. La troisième partie est une explication et u[n] commentaire de ces illustrations.

Les pèlerins qui visitèrent Rome au cours de l'anné[e] mariale, qui assistèrent aux grandes cérémonies et spé[]cialement à la triomphale canonisation de saint Pie X, qui entendirent la parole du Pape instituant la fête de Marie reine du monde, ne pourraient pas rêver de plus beaux souvenirs que cet album pour perpétuer devant leurs yeux et dans leurs cœurs les profondes émotions de leur splendide pèlerinage.

EN VENTE A L'AMI DU CLERGE

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE : LA VOCATION DE L'HOMME, par le R. P. TREMEAU, O. P. Broch. (11 × 17,5), 50 p., 50 fr. (Port : 10 fr.).

Retraite par les Méthodes actives. Instructions préparées et complétées par des questionnaires et des fiches de recueillement.

FICHES. — Tiré à part, sur beau papier rigide. Les 25 : 30 fr. (Port : 15 fr.).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 aprilis 1955

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)